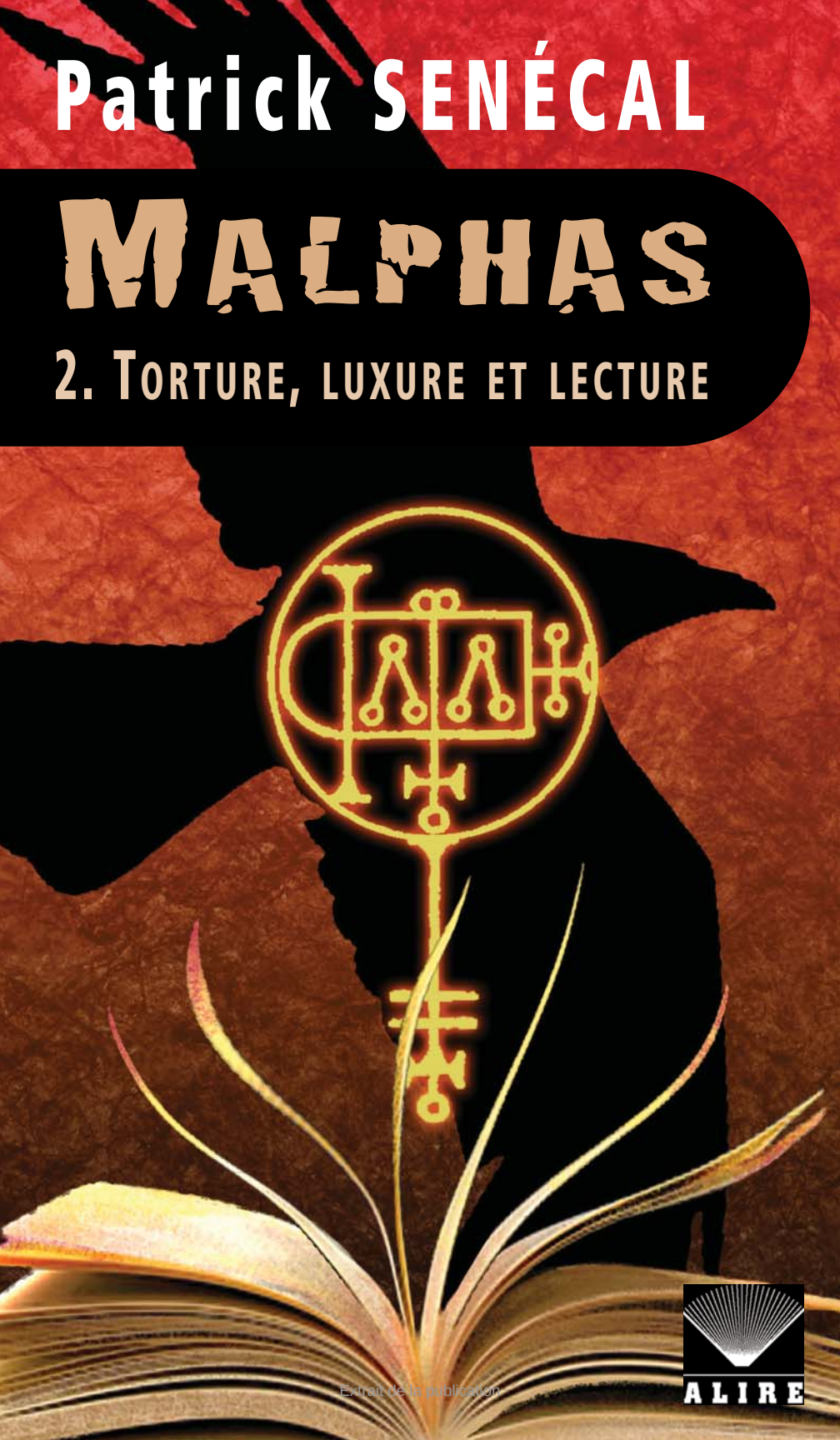
Patrick SENÉCAL

MALPHAS

2. TORTURE, LUXURE ET LECTURE



ALIRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Malphas -2

Torture, luxure et lecture

Du même auteur

5150, rue des Ormes. Roman.
Laval: Guy Saint-Jean Éditeur, 1994 (épuisé).
Beauport: Alire, Romans 045, 2001.
Lévis: Alire, GF, 2009.

Le Passager. Roman.
Laval: Guy Saint-Jean Éditeur, 1995 (épuisé).
Lévis: Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.
Beauport: Alire, Romans 015, 1998.
Lévis: Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.
Beauport: Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.
Lévis: Alire, Romans 059, 2002.
Lévis: Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.
Lévis: Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.
Lévis: Alire, GF, 2007.
Le Vide 1. Vivre au Max
Le Vide 2. Flambeaux
Lévis: Alire, Romans 109-110, 2008.

Hell.com. Roman.
Lévis: Alire, GF, 2009.
Lévis: Alire, Romans 136, 2010.

Malphas
1. *Le Cas des casiers carnassiers*. Roman.
Lévis: Alire, GF, 2011.

MALPHAS -2

TORTURE, LUXURE ET LECTURE

PATRICK SENÉCAL

ALIRE

Extrait de la publication

Illustration de couverture : Bernard Duchesne
Photographie : Karine Davidson Tremblay

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :
Messageries ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :
Interforum editis
Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :
Interforum editis Suisse
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :
Interforum Benelux S.A.
Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire
Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 3e trimestre 2012
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© **2012** Éditions Alire inc. & Patrick Senécal

Crains comme peste les mots
Sortis de la littérature
Franz Hellens

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

1980 – PLAN RAPPROCHÉ 1

1. *En fait, je remplace un des vôtres* 11

2. *Il y a des bruits qui courent sur vous* 27

NEUF HEURES TRENTE-DEUX MINUTES PLUS TARD 40

3. *C'est tout l'effet que ça vous fait ?* 43

PENDANT CE TEMPS 60

4. *C'est bien le club de lecture, ici ?* 73

CENT HUIT MINUTES PLUS TARD 92

5. *Un regard d'approbation* 97

6. *Comme s'il ressentait un vertige embêtant* 107

7. *Mais je cherche où je peux* 123

8. *Tu vas pleurer* 133

TROIS JOURS PLUS TÔT 139

9. *Ça en fait quatre qu'on est rendu* 143

10. *La magie peut pas servir juste au sexe* 157

NEUF HEURES DOUZE MINUTES PLUS TARD 177

11. *Comme des milliers de mouches invisibles* 181

12. *Je la mérite crissement pas* 189

13. *Au moins réussir quelque chose* 197

QUATRE MINUTES PLUS TÔT 220

14. *Je regarde la clé* 225

DEUX CENT QUARANTE MINUTES PLUS TÔT 239

15. *À sa droite se tient un monstre* 243

16. *Seize en trente ans* 267

17. *Et comment, que c'est subversif !* 283

Soixante-sept minutes plus tôt 307

18. *Et pas de cachette cette fois* 313

19. *Le chaos avec un grand K* 331

Dix-sept minutes plus tôt 344

20. *Je pense qu'il faut dissoudre le club de lecture* . 349

Huit heures douze minutes plus tard 361

21. *Tu me camoufles des choses en cachette* 365

22. *C'est bien le club de lecture, ici ?* 383

Pendant ce temps 391

23. *Il y a un adolescent étendu à l'intérieur* 397

24. *Comme si les cordes vocales vibraient dans de la boue* 413

Quarante-neuf heures et trente-huit minutes plus tard 431

25. *Tous les nouveaux citoyens de Saint-Trailouin doivent signer ça* 435

Quarante-quatre minutes plus tôt 458

26. *Ce spectacle encore plus dingue qu'un tableau de Giger* 467

Quatre minutes plus tard 479

27. *Encore une fois, je n'écouterai pas Juliette* 483

Soixante-douze minutes plus tard 489

1980 – Plan rapproché (suite) 495

Extrait de la publication

1980

PLAN RAPPROCHÉ

Les trois cents auditeurs rassemblés devant l'estrade sous le magnifique soleil de juillet écoutaient silencieusement le discours inaugural du fondateur et directeur pédagogique de Malphas. Tant de discipline et de déférence n'étaient pas étonnantes : tous les habitants de Saint-Trailouin respectaient Rupert Archlax, ce natif de la région qui non seulement était revenu au bercail pour créer une mine de fer embauchant plus de mille cinq cents Trailouintois, mais dotait maintenant la ville d'un cégep. Pour tout le monde, si la municipalité n'affichait plus le visage misérable d'il y a dix ans, le mérite en incombait à Rupert Archlax.

Sur la tribune, derrière le DP, était agglutiné un groupe composé du jeune directeur général Conrad Bouthot, du maire, de quelques enseignants, ainsi que de la femme et du fils d'Archlax. Tous écoutaient avec la même attention que la foule, mais le regard de l'épouse était teinté davantage de froideur que d'admiration.

— Sol lucet omnibus ! *clama Archlax de sa belle voix d'érudit. Malphas deviendra un sémaphore qui guidera des générations entières d'adolescents, un*

Extrait de la publication

exemple à suivre pour tous ! Et pour démontrer ma totale confiance dans cette mission, j'enverrai mon propre fils dans la première cohorte d'élèves à la rentrée dans un mois !

Là-dessus, il pointa son doigt vers son garçon. En entendant les applaudissements, Rupert Junior, dix-sept ans, ressemblant fort à son père mais en plus effacé, leva une main intimidée en guise de remerciement.

Tandis qu'Archlax présentait les quelques professeurs, Bouthot, d'un air satisfait, se pencha à l'oreille du maire :

— Y a pas de mal de monde qui est venu, c'est vraiment une réussite !

Tout sourire, le maire approuva en balayant la foule des yeux. Il connaissait évidemment bon nombre d'individus devant lui, ce qui est normal pour le dirigeant d'une ville de 12 000 habitants. Plusieurs notables se trouvaient sur place… et même ce nouveau médecin, arrivé il y a quelques mois, comment s'appelait-il, déjà ? En tout cas, on ne pouvait pas le manquer. Avec son veston rouge, sa chemise blanche à gros boutons et ses cheveux ondulés comme ceux d'une star de cinéma des années 20, le docteur, presque trentenaire, ressortait de la multitude comme un phare au milieu de l'océan. Il écoutait, comme tout le monde, mais jetait souvent des regards à la ronde, en particulier vers les jeunes femmes présentes qui, de leur côté, se demandaient bien si elles devaient se sentir flattées ou choquées par les attentions de ce nouvel arrivant, séduisant certes, mais tellement excentrique. Le maire vit aussi Flappy, le capitaine de police, un grand gaillard de quarante-huit ans tout en nerfs, entouré de six de ses hommes. Le magistrat lança une œillade au policier, qui conserva

son air grognon. Un des agents se pencha vers son supérieur :

— Le maire vient de vous faire un clin d'œil, boss.

— Je le sais.

— Vous êtes toujours fâché après lui, boss, hein, c'est ça ?

Laurent Flappy serra les dents et croisa les bras. Depuis le début qu'il s'élevait contre ce ridicule projet, mais le dirigeant de la ville avait décidé d'aller de l'avant et de soutenir Archlax. Car tout le monde soutenait Archlax… sauf Flappy. Bon, d'accord, le gars avait créé une mine qui avait relancé l'économie de la municipalité, mais cette idée d'un cégep dans un si petit bled, c'était pure folie ! Et disons les choses clairement : Flappy ne pouvait sentir Archlax à moins de cent mètres. Trop mégalomane, trop hautain, trop pédant ! De plus, le chef de la police ne lui faisait pas confiance, sans véritable raison. C'était tout simplement instinctif. Flappy grommela assez fort pour être entendu de ses hommes :

— Quand je pense que le maire lui mange dans la main ! Il se laisse complètement enfirouaper !

Un jeune lieutenant répliqua sans quitter l'estrade des yeux :

— Vous devriez faire attention à ce que vous dites, capitaine. Ça va finir par vous attirer des ennuis.

Flappy observa son subalterne et, pour ce faire, dut lever la tête. Jingo Garganruel, colosse de vingt-huit ans, était le meilleur flic de Saint-Trailouin et peut-être même de toute cette région du Québec. Ce qui, malgré son bas âge, le désignait comme le successeur de Flappy, éventualité qui conférait au lieutenant une arrogance irritant souvent son supérieur. Cependant, ce dernier ne songeait pas à prendre sa retraite avant

un bon bout de temps et ne manquait pas une occasion de le rappeler à Garganruel. D'ailleurs, avec un clignement d'œil narquois, il répliqua en lorgnant l'estrade :

— Fais-toi-z-en pas pour moi, Jingo. Tout va très bien. Désolé, mais tu deviendras pas capitaine la semaine prochaine…

Garganruel fit pivoter légèrement sa tête vers son chef mais ne pipa mot. Seul un étrange rictus releva la commissure droite de sa bouche.

Sur la tribune, la présentation des enseignants se terminait et, tandis qu'on applaudissait, le maire serra la main d'Archlax :

— Bravo, Rupert. Encore une fois, la ville te doit une fière chandelle.

Le fondateur de Malphas rayonnait d'orgueil. On en était maintenant aux photos officielles. À l'avant-scène se réunirent Bouthot, Archlax avec son fils et sa conjointe, le magistrat ainsi que quelques professeurs préalablement choisis. Tout en prenant position au centre, le nouveau directeur pédagogique du cégep reconnut une femme dans la foule et lui envoya un discret sourire pour lui signifier qu'il l'avait vue. Cette dernière, trentenaire, blonde, plutôt jolie, au visage dur mais sensuel, lui sourit à son tour avec une tendresse presque déplacée. Archlax remarqua alors que son épouse le dévisageait froidement mais, loin d'être gêné, il murmura dans un soupir :

— Je ne comprends pas ton attitude maussade et inappropriée…

— Pourquoi devrais-je être de bonne humeur ? Parce que tu fais les beaux yeux à ta maîtresse ?

— Cesse donc avec ce délire !

— Et Justine qui n'est pas avec nous sur cette estrade, ça devrait me rendre de bonne humeur, ça ?

Extrait de la publication

En entendant sa mère, Archlax junior baissa la tête, comme si ce genre de conversation lui était familière et l'ennuyait. Son père expliqua patiemment mais discrètement :

— Cette cérémonie se serait avérée trop longue pour elle. Elle aurait démontré des signes d'irritabilité, peut-être même aurions-nous eu droit à une crise…

— Avec ses médicaments, elle aurait été très sage et tu le sais ! Tu as honte d'elle, comme d'habitude !

— Hélène…

Mais il fut interrompu par Bouthot qui, en se plaçant près de lui, s'informa d'un air soucieux :

— Alors, mon discours, c'était bien ? Vous êtes satisfait, Rupert ? Je me suis enfargé dans deux ou trois formulations, mais, en général, je pense que ça allait…

— C'était délectable, Conrad, perfectum. *Sauf que les cours débutent le 25 août, et non le 25 septembre.*

— Ah, bon ? Ah bon…

— On ne bouge plus pis on regarde ici, tout le monde ! s'écria le photographe.

À l'exception d'Hélène, toute la petite troupe souriait et, dans la foule, on discutait joyeusement. Lorsque le photographe eut pris son cliché, il baissa son appareil, le regard dirigé en hauteur vers l'arrière du groupe.

— Tiens, c'est quoi, ça ?

Les gens sur l'estrade se retournèrent tandis que l'assemblée levait les yeux. Au loin dans l'azur, un nuage noir grossissait peu à peu, une masse formée de plusieurs minuscules taches sombres, telles des cendres mouvantes.

— Ça ressemble à une volée d'oiseaux, suggéra Bouthot.

Dans l'assistance, les citoyens étaient intrigués. Flappy fit la moue et marmonna à ses hommes :

— On dirait des corbeaux…

Garganruel fronça ses épais sourcils, ce qui provoqua une série de plis sur son front prématurément dégarni. L'essaim opaque croissait immuablement et émettait une cacophonie diffuse de croassements aériens.

— Mais… ils sont des centaines ! s'étonna l'un des professeurs.

Tout le monde fixait la nuée avec une certaine anxiété. Sur l'estrade, Archlax, très calme, se pencha vers sa conjointe et son fils :

— Restez près de moi…

— Ils descendent vers nous ! s'exclama une femme dans l'assemblée.

Cette fois, certains commencèrent à fuir, mais la plupart ne bougeaient toujours pas, trop subjugués ou dubitatifs. En un éclair, les volatiles fondirent sur la foule et attaquèrent les citoyens, ce qui déclencha enfin la panique. Maintenant, tous détalaient en hurlant, mais déjà une quinzaine de personnes se débattaient contre les corbeaux qui leur piquaient le cou et la tête. Sur la tribune, le maire, Bouthot et les professeurs avaient déguerpi à toutes jambes, sauf Archlax, immobile, imperturbable, tenant contre lui son épouse épouvantée et son fils qui, malgré ses dix-sept ans, cachait son visage dans le giron de son paternel.

— Il faut se sauver ! gémissait Hélène.

— Restez près de moi ! répéta Archlax d'une voix forte pour couvrir les cris.

Junior, qui avait manifestement une confiance aveugle en son père, ne rouspétait pas et l'enlaçait comme s'il était redevenu un gamin de dix ans.

Dans la foule hystérique, la femme blonde qui avait souri à Archlax affichait maintenant une terreur extrême, mais, ne se décidant pas à fuir, lançait des regards égarés vers l'estrade tout en se protégeant des oiseaux qui, jusqu'ici, ne l'avaient pas encore choisie comme cible. Flappy, tout à coup, sortit son arme et ordonna à ses six hommes :

— Tirez en l'air, vite ! Tirez en l'air !

Les policiers obéirent et firent feu dans la nuée. Garganruel avait aussi dégainé et visait le ciel mais, curieusement, ne tirait pas. Même s'il était manifestement déconcerté et abasourdi par le spectacle qui s'offrait à lui, il réussissait à conserver un certain calme et jetait de furtifs coups d'œil autour de lui, comme en attente de quelque chose, un dénouement dont lui-même ignorait la nature exacte. Par contre, ses collègues s'agitaient beaucoup plus, et sous les détonations, quelques corbeaux tombèrent enfin.

Toujours sur l'estrade, Archlax fixait maintenant intensément le capitaine de police et, d'une voix inaudible même pour sa femme et son fils, marmonnait :

— Rich'tar Malphas j'gdrys drölen Flappy… In'fritt drölen Flappy… Flappy rztar !

Flappy avait sorti son pistolet, mais, avant qu'il puisse s'en servir, une trentaine de corvidés s'abattaient sur lui avec une telle violence qu'il en bascula sur le dos. Les volatiles se mirent aussitôt à déchirer ses vêtements, puis sa peau, jusqu'à lacérer ses jambes et ses bras, jusqu'à lui ouvrir le ventre, jusqu'à lui crever un œil et lui charcuter le visage. Chacun des trente becs s'empara ensuite d'un lambeau de chair, d'un bout de tripe ou d'un morceau de joue, puis les oiseaux s'envolèrent sans lâcher leur prise. On vit alors cet horrible spectacle d'une

marionnette humaine et hurlante soulevée de terre, une marionnette dont les fils auraient été remplacés par ses propres organes étirés au maximum. Et les corbeaux, qui tenaient leur bec bien serré, montaient toujours, élevant ainsi Flappy de plus en plus haut, Flappy qui meuglait comme un damné, écartelé, produisant une véritable pluie de sang sous lui. Dans la cohue, deux regards suivaient cette scène monstrueuse : celui de Garganruel, fasciné, et celui d'Archlax, dur.

Enfin, lorsque les volatiles se trouvèrent à une trentaine de mètres du sol, ils se disséminèrent d'un seul mouvement. Tripes, chairs et ligaments se déchirèrent en un immonde éclatement gluant, et le capitaine, désarticulé, alla s'écraser au sol. Comme s'il s'agissait d'un signal, tous les autres oiseaux lâchèrent leurs proies et s'envolèrent. Un ou deux agents affolés tirèrent encore quelques balles vers eux pour rapidement cesser : la nuée était déjà hors d'atteinte.

Une quarantaine de personnes qui ne s'étaient pas éparpillées trop loin revinrent sur place, débousolées mais curieuses, et aidèrent la vingtaine de victimes étendues au sol qui gémissaient douloureusement, meurtries à la tête, au cou ou au visage. Personne n'osait aller vérifier l'état du chef de police, comme si la vue d'un tel martyr était insoutenable. Seul Garganruel s'approcha. Flappy était toujours vivant, mais les hoquets de son agonie annonçaient une fin imminente. Malgré tout, son œil valide reconnut son subalterne et il trouva même la force de prononcer :

— J… Jingo… Jingo…

Le lieutenant se pencha et un sourire d'une terrible ironie fit apparaître ses dents blanches. Très lentement, il articula :

— T'avais raison, Laurent. Je deviendrai pas capitaine la semaine prochaine.

Il s'inclina encore plus :

— Je vais le devenir dès demain. Et pour très, très longtemps…

Un éclair d'épouvante traversa les pupilles de Flappy, puis, après un dernier râle, il rendit l'âme.

Garganruel se releva et se tourna vers l'estrade. Archlax se tenait toujours debout sur la tribune, sa conjointe et son enfant contre lui. Les deux hommes échangèrent un regard entendu et Garganruel eut un petit hochement de tête. Hélène, revenant peu à peu de sa peur, bredouilla :

— Mon Dieu, qu'est-ce que… qu'est-ce qui s'est passé ?

Réalisant qu'elle était dans les bras de son mari, elle s'écarta avec dédain de lui et descendit, vacillante, de l'estrade. Archlax, entourant les épaules de son fils bouleversé, la suivit un moment des yeux, puis aperçut la femme blonde, immobile au milieu des curieux éperdus et des blessés gémissants. Elle fixait le directeur pédagogique, les traits déformés autant par l'effroi que par l'incompréhension. Archlax se détourna.

L'adolescent dégagea enfin son visage du cou de son paternel et demanda sur un ton craintif :

— C'est… c'est fini, père ?

— Non, Junior. Ça commence.

Et il tourna un regard presque serein vers Malphas qui se dressait sous le soleil.

Extrait de la publication

CHAPITRE UN

En fait, je remplace un des vôtres

C'est tout de même incroyable : pas encore une seule craie ! Je me retourne vers la classe, comme pour la prendre à témoin de ce mystère digne de Stonehenge.

— Criss, est-ce que quelqu'un sait ce qui arrive avec les craies, dans ce cours ?

J'aurais demandé à mes étudiants de me résumer le *Ulysse* de Joyce que je n'aurais pas obtenu une plus parfaite absence de réaction. Tout le monde me dévisage de cet air hagard qui, avec une touche verdâtre plus accentuée, pourrait s'apparenter à celui des zombies. Deux exceptions : Nadine Limon, ma schtroumphette black qui, fidèle à elle-même, écoute avec un enthousiasme non feint, et Simon Gracq qui, depuis nos récentes mésaventures communes[1], me regarde souvent avec ce petit rictus complice (*Nous, on en sait plus que tout le monde, pas vrai, l'ami ?)* qui m'agace royalement. J'espère qu'il n'aura jamais d'enfant, car je crains qu'il ne me choisisse comme parrain. Dans cette masse d'indifférence, un élève finit tout de même par lâcher :

---

1 Voir *Malphas 1. Le Cas des casiers carnassiers*, Alire (GF), 2011.

Extrait de la publication

— Faudrait poser la question à Gus…

Et voilà ! En trois cours, c'est la troisième fois que Gus sert de bouc émissaire à propos de la disparition des craies. L'accusé, derechef, joue les outrés, et pourtant, le malaise qui émane de lui m'oblige à me demander si, effectivement, il n'en saurait pas plus qu'il ne le prétend.

— Gus, si tu caches les craies pour faire une blague, tu peux le dire, je me fâcherai pas.

— C'est pas moi, je te jure !

— Ça, pour les cacher, il les cache ! fait l'autre garçon en ricanant.

— Hey, tu la fermes-tu, ta gueule, Lambert ?

Il se redresse, prêt à lui sauter dessus, et je m'empresse d'intervenir. Gus se rassoit et ravale sa colère qui doit goûter le sexe mal lavé si je me fie à sa grimace. Tant pis pour mes craies, j'irai en chercher à la pause, dans quinze minutes.

— OK, sortez votre exemplaire des *Fleurs du mal* et allez au poème « Une charogne ».

Je commence invariablement par ce texte délicieusement atroce pour démontrer aux élèves que la poésie n'est pas qu'affaire de ciel bleu et d'idylles naïves et je crée ainsi un effet souvent spectaculaire. Je lis donc les strophes lentement, d'une voix un brin théâtrale, et, après avoir clamé le dernier vers qui me fait toujours autant frissonner de plaisir (*Que j'ai gardé la forme et l'essence divine / De mes amours décomposés),* je lève la tête en souriant.

Ma classe réagit avec autant d'enthousiasme que si j'avais récité le mode d'emploi d'un malaxeur à multivitesses.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Une main se dresse et je ne m'étonne pas de reconnaître à la base du bras le corps de Limon.

Extrait de la publication

— Nadine ?

— C'est génial pis provocateur. Il décrit à sa bien-aimée une carcasse d'animal en décomposition mais avec des mots sublimes. La fusion du beau pis du laid, ça crée une ironie super intéressante.

Il faut vraiment que je sache pourquoi cette fille a doublé son cours 102, ça me paraît insensé.

— Excellent, Nadine.

Elle se tortille de bonheur comme si elle était assise sur un vibrateur. Je poursuis :

— Mais pourquoi le personnage du poème dépeint-il cette charogne à sa compagne ? Myra, enlève le livre de ta bouche, ça se mange pas… Alors, le narrateur veut-il seulement la choquer ou y a-t-il une intention différente ?

Nadine lève à nouveau sa patte, mais je l'ignore volontairement, sinon le cours va devenir un simple dialogue. J'observe les autres élèves : ils rêvassent, ils se grattent, il y en a une qui compare ses deux mains comme si elle remarquait pour la première fois qu'elle en avait une droite et une gauche. Ils s'en foutent, quoi. Un gars qui a manifestement comme ambition d'être élu roi des *douchebags* envoie même un message sur son cellulaire en rigolant tout bas. Je serre les poings, m'infligeant ainsi une douleur dans mon pouce cassé dont le bandage se tend à craquer.

— Toi, monsieur texto, t'as une idée ?

Il redresse la tête, agacé.

— C'est Dan, mon nom.

— Alors, Dan, t'as une idée de l'intention de Baudelaire ?

— Qui ?

Quelques ricanements. Je le considère un moment, me demandant s'il est sérieux ou si c'est de la simple provocation.

— Baudelaire. Le mec qui a écrit le poème que tu as sous le nez.

— Je le sais-tu, moi, c'est quoi son intention ?

Si tu connaissais la mienne, ma chouette, tu ferais disparaître en un clin d'œil ton petit criss d'air arrogant de jeune crétin fier de son abîme intellectuel. Mais je demeure calme. Même si je perçois très bien la légère vibration dans ma voix :

— Tu pourrais au moins essayer de répondre.

Cette fois, il ne fait même plus d'effort et crache, avec un plaisir évident :

— Ça me tente pas.

— Ça te tente pas.

— Ben non. C'est poche, de la poésie. Pis Zola aussi, pis tous les osties de livres.

Le tremblement de ma voix s'étend jusqu'au bout de mes bras. Des étudiants culottés comme ça, je n'en ai pas croisé souvent. Il en rajoute :

— C'est pour les criss de *nerds* qui ont pas de vie.

— Donc, moi, j'ai pas de vie.

Je pense que je me mets en marche, mais je n'en suis pas certain. Je devine quelques regards inquiets dirigés vers moi, dont celui de Gracq, mais je les ignore, concentré sur le PDG des Imbéciles Associés qui, bien avachi sur sa chaise, me lance un petit sourire baveux qu'il a dû pratiquer durant des semaines devant son miroir :

— Ça, c'est toi qui le dis…

— Donc, lire, c'est épais.

— Ouais, en gros.

— Y a mieux à faire.

— Exact.

— Comme boire de la bière jusqu'à se transformer en larve. Envier les morrons qui chantent du rap en bougeant comme des attardés mentaux.

Saliver devant les plotes qui se trémoussent le cul à MusiquePlus.

Ça commence à marmonner autour de moi. J'ai maintenant la conviction que j'avance puisque Dan prend de l'amplitude dans mon champ de vision. Il hausse les sourcils, surpris, mais pousse un ricanement nerveux. Moi, je continue :

— Devenir un gros cave qui va travailler dans un *fast-food* pour le reste de ses jours. Se marier avec une connasse pis se crosser devant Internet. Se faire chier par un *boss* qui nous exploite mais à qui on peut pas répondre parce qu'on a un vocabulaire de cinquante-trois mots. Rien comprendre à la société qui nous entoure pis rester un mouton inculte. Mourir à soixante-cinq ans d'une crise cardiaque en ayant passé son existence à dormir, regarder la télé, fantasmer sur les autres filles pis chialer sur tout le monde qui est responsable de notre vie de merde… Mais surtout, surtout, pas lire, parce que lire, c'est épais.

Dans la classe, les marmonnements ont cessé, mais le silence est si tendu que le simple déplacement d'une mouche ferait tout exploser. Je suis maintenant debout devant Dan qui, assis, me dévisage comme si j'avais perdu la raison. Juliette, ma petite voix intérieure, m'exhorte à me taire, me dit qu'il est encore temps. Mais moi, je croasse :

— J'ai expliqué en début de session qu'on peut pas dire que Zola, c'est poche, surtout quand on est un crétin qui érige sa bêtise comme un trophée.

Il croise les bras sur son bureau et me regarde droit dans les yeux.

— Ah ouais ? Ben Zola, c'est pas poche. C'est méga-poche.

Mes muscles se bandent, mon poing droit parfaitement formé, bien serré, et Juliette me hurle à tue-tête

de tourner les talons, de laisser tomber, sinon je vais répéter la même connerie que l'année dernière à Drummondville. Désolé, Juliette, je crois qu'il est trop tard. J'articule lentement :

— Toi, en tout cas, t'es méga dans le trouble…

Et au moment où je sens l'influx nerveux envahir mon poing dans l'intention de le propulser, une voix se fait entendre, bien réelle :

— Heu… Julien, c'est le moment de l'heure du break de pause, là…

J'en perds presque l'équilibre. C'est Gracq qui a parlé et qui me supplie presque du regard. Je jette un œil vers l'horloge murale : il reste encore cinq minutes de cours, mais je comprends le message de l'apprenti journaliste. Les autres étudiants me fixent bouche bée, comme des spectateurs qui attendraient avec un mélange d'excitation et de crainte le dénouement d'un combat de boxe. Je souffle :

— OK, c'est la pause…

— Mais… mais c'est juste dans cinq minutes ! s'écrie Limon avec l'intensité de la mère qui voit son fils partir à la guerre.

— C'est la pause ! que je répète plus fermement.

Et je marche vers mon bureau, tandis que les élèves se dirigent vers la sortie en produisant des chuchotements dont je n'ai aucune difficulté à deviner la teneur. Gracq me demande si ça va, mais je ne réponds rien. Le dernier à quitter est Dan, ce qui est évidemment intentionnel. Il passe lentement devant moi, sans me regarder mais avec un sourire que quelqu'un, inévitablement, finira par lui faire exploser dans la gueule. Je l'attrape par le bras. Ma voix est maintenant calme :

— Toi, tu reviens pas après la pause.

— Comment ça ?

— Tu reviens pas, c'est tout. Ni les autres semaines. C'est mieux pour nous deux. Pour ta santé et pour mon avenir.

Monsieur Occupation-Double joue alors les victimes.

— Tu peux pas me jeter dehors pour toute une session ! Je vais aller me plaindre !

— Vas-y, p'tit con.

— T'as pas le droit ! Je connais le règlement, tu sauras !

— Le règlement ?

Je sens ma bouche se tordre en un rictus ironique pendant que j'ajoute :

— On est à Malphas, ici.

Il fronce les sourcils. Aussi incroyable que cela puisse paraître, son cerveau est en train de comprendre quelque chose, au risque de provoquer un anévrisme. Je fais un mouvement du menton vers la porte :

— Envoie, ramasse tes affaires pis décrisse.

Furieux, il récupère son sac et quitte le local en produisant le maximum de bruit possible. Je demeure un bon moment appuyé contre le bureau, les bras croisés.

On est à Malphas, en effet, où l'ordre, la logique et le rationnel ne se bousculent pas à la porte d'entrée. Et c'est justement pour cette raison que des étudiants aussi baveux, j'en affronterai sans doute d'autres, et peut-être des pires. Et Gracq ne sera pas toujours là pour m'arrêter à temps. Mais ici, dans ce cégep de dingues, j'ai l'impression que si je frappais un élève, les conséquences seraient pas mal moins dramatiques que celles de l'an passé. Ce qui, au fond, n'est pas vraiment rassurant.

Je soupire en me frottant le front. Oui, on est à Malphas. Et j'ai fait le choix d'y rester.

◆

En entrant dans le local-dîneur, je constate la présence d'un inconnu assis avec Mortafer, Valaire et Zazz. Cette dernière, en m'apercevant, me demande :

— Ah, Julien ! Est-ce que tu remarques quelque chose de différent parmi nous ?

Elle est tout excitée, comme si elle posait la devinette du siècle. Elle lance même des regards en coin vers l'anonyme pour me donner des indices. Mortafer a un sourire conciliant, tandis que Valaire secoue la tête, découragée. Je fais mine de réfléchir :

— Attends un peu… On a installé une ampoule de soixante watts au lieu de cent…

— Ben non ! Y a un nouveau parmi nous ! Regarde, il est juste là !

Et elle le pointe effrontément comme si elle désignait une tache sur le mur. La recrue, quelque peu déroutée par l'attitude de sa nouvelle collègue, se lève et me tend une main affable :

— Michel Condé.

— Julien Sarkozy.

Il hausse un sourcil, sans plus. Je lui en sais gré. Cinquante-trois, cinquante-quatre ans. Mince. Cheveux poivre et sel, mais surtout sel. Costume bleu classique, veston-cravate. Un certain charme *british*. L'air pas mal *straight*. Le genre qui, pendant une baise, doit demander la permission avant de jouir. Il réintègre sa chaise et, tandis que je vais chercher mon lunch dans le frigo, je m'informe :

— On a ouvert un cours supplémentaire ?

— En fait, je remplace un des vôtres qui est en congé de maladie.

Je crois comprendre et, en m'asseyant, m'enquiers :

— Mahanaha prolonge son congé, c'est ça ?

— La direction m'a expliqué ce qui lui est arrivé, mais… ça me paraît assez incroyable, fait Condé. Un cadavre d'élève lui est vraiment tombé sur la tête ?

— Je dirais plutôt qu'il s'est déversé sur lui, précise Mortafer en prenant une gorgée de son café.

— Lundi passé, il y a une semaine exactement ! lance Zazz, l'air complice. Il a dégringolé de son frigo privé, celui en haut, là, tu vois ?

Et mes collègues lui narrent les morts dans les casiers et la très probable culpabilité de l'étudiant Mathis Loz, d'ailleurs en fuite. Moi, je ne dis rien et mange sagement mon sandwich, en songeant à ma visite chez Loz, à ma nuit passée dans la forêt, à cette caverne, à cette présence terrible qui y était tapie et que j'ai *presque* vue… Notre nouveau confrère est éberlué. On le serait à moins. D'ailleurs, cette histoire de morts dans les casiers demeure le principal sujet de conversation dans le cégep, et même dans les cafés en ville on en parle encore.

— Mais… comment ce Loz s'y prenait ? Et pourquoi il a tué ces garçons ?

— On le sait pas, répond Zazz. La police le cherche toujours.

— Attachez-lui une dizaine de beignes au cul, pis ce sera pas long que les bœufs vont le trouver ! ironise Valaire.

Zazz éclate de son rire vertigineux, ce qui fait sursauter Condé. T'en fais pas, ma chouette, tu vas t'habituer. Même ceux qui vivent près des aéroports finissent par ne plus entendre les avions.

Mortafer résume le reste : en état de choc, Hamahana a pris sa semaine *off*. (Moi-même j'avais pris trois jours de congé, en prétextant une solide

Extrait de la publication

gastro.) Mais vendredi dernier, alors que la direction lui demandait de revenir, Hamahana ressentait encore des symptômes post-traumatiques et il songeait même à poursuivre le cégep pour complot raciste contre sa personne. On aurait réussi à le convaincre d'abandonner ce projet en prolongeant son congé jusqu'à la fin de la session. D'où l'arrivée de Michel Condé. Celui-ci a une petite moue impressionnée :

— Eh bien, on ne s'ennuie pas ici !

Mon pauvre vieux, si tu savais… Zazz, toute pimpante, s'exclame :

— Ah, ça non ! Avec nous autres, tu t'ennuieras pas, c'est sûr, hein, la gang ?

Et elle donne une claque dans le dos de Valaire, ce qui a pour effet de dévier sa cuillerée de yogourt dans ses lunettes.

— Ostie, Zoé, refais-moi ça pis ton prochain rire, tu vas le pousser à travers deux rangées de dents cassées !

Zoé s'esclaffe encore plus fort tandis que Mortafer susurre à Condé :

— Tu vois ? La bonne humeur constante.

Condé cligne des yeux. Je devais ressembler à ça il y a trois semaines. *Look british* en moins. La bouche pleine, je lui demande, mine de rien :

— Tu enseignais avant ?

Valaire, qui essuie ses binocles avec son gilet de laine noir trop grand, lève vers moi un regard entendu. Évidemment, elle a compris ce que je cherche : si Condé est ici, c'est parce qu'il ne peut pas pratiquer ailleurs. Comme nous tous. Même si, à part Valaire, personne ne parle jamais de *ça*. Mais Condé ne semble pas du tout embarrassé. Il agite une cuiller dans son thé (tant qu'à avoir l'air anglais, aussi bien l'assumer jusqu'au bout) en répondant :

Extrait de la publication

— J'ai enseigné dans les années 80 et 90, mais j'ai arrêté pendant une dizaine d'années, pour faire plein de petits boulots. J'avais envie d'essayer autre chose.

Nice try, Jeremy Irons. Mais personne ne le croit, je le vois au sourire ironique de Mortafer, au hochement de tête exagéré de Zazz, à la moue méprisante de Valaire. Mais comment lui en vouloir ? Il agit comme la plupart d'entre nous, il se protège. Après avoir pris une gorgée de son thé (son petit doigt levé, je vous le jure), il poursuit :

— Puis, je me suis ennuyé de ma profession. Il y a quelques mois, j'ai envoyé mon CV dans quelques cégeps, dont celui de Saint-Trailouin, et c'est Malphas qui m'a appelé en premier.

— Et tu habitais où ?

— Montréal.

Valaire a un haussement de sourcil sceptique.

— T'as quitté Montréal pour venir faire un remplacement temporaire dans le fin fond du trou du cul du Québec ?

— Heu… Tu n'as pas l'air d'apprécier tellement la région…

— Mégan, voyons, dis pas ça ! se fâche presque Zazz. Je suis du coin, moi, pis je suis revenue travailler ici parce que j'aimais ça ! Tu vas décourager notre nouveau collègue, franchement ! Pourquoi tu souris de même, tu me crois pas ? Pis regarde Julien, lui, il est avec nous depuis trois semaines, pis il aime ça ! Bon, il y a eu cette histoire de cadavres dans les casiers, mais sinon, c'est *cool,* ici, non ? Hein, Julien ?… Julien ?

Mortafer me considère d'un œil moqueur. Je prends bien le temps de mastiquer, d'avaler, puis, comme si Zazz ne m'avait jamais posé de question, demande à Condé :

— T'as déjà commencé ?

— Oui, j'ai eu mon premier groupe ce matin. Un cours de 103 sur la littérature québécoise. Malheureusement, les romans choisis par votre confrère ne sont pas très intéressants… Mais je ne peux pas lui en tenir rigueur, il y a si peu de vrais bons bouquins…

Merde, ça sent la prétention, odeur dont j'essaie normalement de m'éloigner le plus possible.

— Parlant de livres, ajoute-t-il, j'imagine que vous avez un club de lecture…

On se regarde tous comme s'il voulait savoir lequel d'entre nous pratique la zoophilie. Mortafer intervient enfin :

— Il n'y a jamais eu de club de quoi que ce soit dans cette ville. Sauf il y a dix ans, moment où un regroupement a voulu mettre sur pied le Club Pessimiste, par opposition au Club Optimiste. Personne ne s'est présenté à la première réunion. Même les fondateurs ont affirmé qu'ils n'y avaient jamais vraiment cru.

— Eh bien, je vais créer un club de lecture. Qu'en dites-vous ?

À Saint-Trailouin ? M'est avis qu'il aurait plus de chance de succès s'il invitait Laure Waridel dans un McDonald. Mais ma passion pour les livres étant plus forte que mon cynisme, j'annonce tout de go :

— J'en ferais bien partie, moi.

Michel, encouragé, demande s'il y a d'autres membres potentiels dans cette pièce. Je tourne la tête vers Mortafer :

— Envoie, Rémi. Toi qui arrêtes pas de dire qu'il y a rien à faire dans cette ville !

Pianotant sur la table, Rémi réfléchit (fait mine de réfléchir, car je suis sûr que sa décision est déjà prise), puis :

— OK, pourquoi pas ?

— Ben, moi aussi d'abord ! fait Zazz en se frappant dans les mains. On va avoir du fun ! Toi, Mégan, t'embarques ?

— Non. Moi, je suis contre tout ce qui est groupe, club ou association. Ça transforme le monde en endoctrinés.

— Ton opinion a le mérite d'être claire, fait Condé en pinçant les lèvres.

Il renifle alors et grimace, comme s'il avait fourré son nez dans le caleçon d'un marathonien en fin de course.

— Ça sent bizarre, dans ce cégep, vous ne trouvez pas ?

— Tu vas t'habituer, le rassure Mortafer.

Il n'a pas fini de l'entendre, cette phrase… Tout à coup, je ressens un mouvement dans le département, le mouvement harmonieux que créerait le glissement d'un cygne sur un lac ou l'éclosion d'une fleur en accéléré. Je tourne la tête : c'est Rachel qui entre dans la pièce. Son cours ne commence pourtant que dans une demi-heure. Daignera-t-elle, pour une fois, dîner avec nous ? Je me lève, mû par un spasme musculaire concentré essentiellement dans mon entrejambe, puis sors du local-dîneur pour m'approcher de ma MILF préférée. Elle se retourne et me sourit. C'est si éblouissant que j'en plisse les yeux. Je lui demande si elle lunche avec nous.

— Non, c'est déjà fait. Je suis venue faire des photocopies.

Elle se penche un brin pour attraper ses feuilles, tension qui arrondit superbement sa jupe. Il n'y a aucune parcelle de ligne droite dans l'anatomie de cette femme. Même ses doigts ont des mensurations affolantes. Elle se relève, me considère un moment

puis m'arrose d'un second sourire (Seigneur, je ne survivrai pas à un troisième !).

— Finalement, tu es resté parmi nous.

Il y a une semaine, je lui avais affirmé que je songeais sérieusement à quitter Malphas. Je hausse les épaules à mon tour :

— Eh oui. Je suis pas un lâcheur.

Je reste parce que je veux découvrir ce qui se trame dans ce cégep tordu, certes, mais aussi pour Rachel, qui, l'autre jour, m'a glissé des allusions extrêmement ambiguës au sujet d'une possible rencontre avec moi. Comme pour me conforter dans cet espoir, elle ajoute :

— Bien. J'en suis très contente.

Enfer ! Elle sourit une troisième fois ! Ça y est, je bande. Quelle chiennerie que la vie. Elle fait mine de partir, mais ma voix l'arrête :

— Écoute, Rachel, la semaine passée, je t'ai dit que je trouvais qu'il se produisait des choses vraiment bizarres ici, tu te rappelles ?

Elle m'examine maintenant avec attention, sans essayer de m'allumer.

— Bien sûr.

— Tu m'as dit que tu aimerais qu'on se voie pour en parler…

En fait, j'espère qu'elle se souvient surtout de la première partie de ce souhait.

— Je me souviens, oui.

— Eh ben… Quand ?

Comme je suis convaincu qu'elle m'a fait marcher l'autre jour, elle va certainement se contenter de me sourire avant de s'éloigner, mais elle réfléchit, mesure le pour et le contre, tandis que je demeure de marbre, en déployant des efforts herculéens pour chasser toute lubricité de mon regard. Un moment,

je tente d'adopter un faciès de gamin de dix ans, puis repousse cette idée à temps : à cet âge, je pensais déjà au sexe douze heures par jour. Elle dit enfin d'une voix neutre :

— Mercredi, c'est bon ?

J'ai dû mal comprendre. Elle a sans doute dit : « Qu'est-ce tu dis, l'con ? » Mais non, mon cerveau me confirme que j'ai bien saisi. Je fais mine d'hésiter :

— Hmmm… Mercredi, attends voir… Où ai-je mis mon agenda ?

— On peut laisser tomber…

— Mercredi, c'est parfait.

— Un apéro au Vitriol après la réunion ?

J'acquiesce, puis elle sort du département. Je me sens aussi content qu'un puceau qui obtient son premier rendez-vous. C'est un peu pathétique, non ? Mon ex se foutrait vraiment de ma gueule si elle me voyait dans cet état. Mais en apercevant Rachel, elle cesserait de rire.

Allons, quelles sont mes véritables intentions au sujet de cette rencontre ? Veux-je vraiment lui parler de ce qui m'est arrivé ou souhaité-je (oui, je sais, ça se prononce très mal, mais comme vous lisez dans votre tête, c'est pas bien grave) tout simplement me la faire ? Sans doute les deux. Mais dans quel ordre ? J'improviserai sur place.

Le téléphone sonne et comme je suis le seul enseignant dans le département, je marche vers l'appareil. Je me cogne le genou contre un classeur qui s'ouvre sans raison sur mon passage, sacre en le refermant, puis vais répondre.

— Julien Sarkozy, svp.

Seulement deux personnes ont une voix aussi peu expressive : François Truffaut et Rupert Archlax

junior. Comme le premier est mort depuis un moment, j'en conclus que je m'adresse au second.

— Lui-même.

— Vous pourriez passer à mon bureau ?

Et sans attendre ma réponse, il coupe. DP n'est pas le genre à convoquer ses professeurs dans le but de discuter de la dernière partie du Canadien. Ça sent la confrontation et la réprimande. Parfait. Ça fait longtemps que je n'ai pas eu d'affrontement avec une forme quelconque d'autorité. Ça commençait à me manquer.

En sifflotant la chanson thème de *Rocky,* je sors du département et me dirige vers l'escalier.

PATRICK SENÉCAL…

… est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres adaptations sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

Extrait de la publication

MALPHAS 2. TORTURE, LUXURE ET LECTURE
est le dix-huitième volume de la collection « GF »
et le cent quatre-vingt-deuxième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en août 2012
pour le compte des éditions

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Malphas

2. Torture, luxure et lecture

Croyez-le ou non, malgré les terribles événements qui ont perturbé la première semaine de cours, la session d'automne s'est poursuivie comme si de rien n'était au cégep de Malphas. On a même eu droit, au département de littérature, à un nouveau collègue, Michel Condé, qui a décidé de fonder un club de lecture. Je m'y suis aussitôt inscrit : quoi de mieux qu'une activité littéraire normale et tranquille pour oublier ce que j'ai vécu depuis mon arrivée à Saint-Trailouin ?

Pourtant, au cours de ces dernières semaines, je n'ai pas arrêté de penser au mystère qui entoure Malphas et Rupert Archlax senior, l'homme qui est à l'origine du cégep, et c'est pourquoi j'ai décidé de reprendre mon enquête avec l'aide de Simon Gracq, qui ne demande pas mieux.

Or, pendant que je cherche une façon de découvrir le lien qui semble unir Archlax senior à la vieille Fudd, une explication à l'odeur nauséabonde du cégep – encore plus persistante dans le local 1814 où le club de lecture se réunit – et ce qui se cache derrière la porte de métal dans le sous-sol, moi, Julien Sarkozy, j'ai de plus en plus la certitude que cette session, qui a si mal commencé, court maintenant à la catastrophe !

Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, Patrick Senécal a publié, depuis 1994, huit romans dans lesquels tension et émotions fortes sont toujours à l'honneur.

*Qu'il s'agisse de thrillers fantastiques (*Sur le seuil, Aliss, Oniria*) ou de thrillers policiers (*5150, rue des Ormes, Le Passager, Les Sept Jours du talion, Le Vide*), Senécal excelle dans l'art d'explorer le côté sombre de l'humain.*

Sur le seuil et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres adaptations sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

9 782896 154869

22,50 € TTC 29,95 $

Extrait de la publication